

FASTER
EDUARDO BERTI

Délaissant les grands axes, j'ai pris la contre-allée

A. Bashung et J. Fauque

*Paradoxalement, les institutions devraient garantir le droit
à la fragilité des individus. Le droit, en somme,
de ne pas renoncer à sa propre humanité...*

Roberto Scarpinato

La Contre Allée est une maison d'édition indépendante
qui fait confiance à votre curiosité depuis 2008.

Vous avez entre les mains la **première impression**
de *Faster*, et nous vous en remercions.

© (éditions) La Contre Allée (2025)

Collection LA SENTINELLE

FASTER
EDUARDO BERTI

he's the master of going faster
G. H.

Pour M.F.B.
Pour Mariel et Ulises
Pour « Cocho » et les lecteurs de *Sporting*

Lorsqu'il s'agit de rattraper quelqu'un ou d'arriver à l'heure, on dit : il n'est pas nécessaire de se précipiter, il suffit d'accélérer au bon rythme pour atteindre l'objectif ; mais sans hâte, sans crainte de manquer de temps. Se précipiter, c'est l'excès de se dépêcher.

La vitesse exprime génériquement le mouvement prompt ou accéléré d'un corps ; mais la rapidité semble ajouter plus d'énergie à l'idée, plus d'élan au mouvement, représentant en même temps l'effort violent avec lequel le corps court et avec lequel il coupe ou sépare toute difficulté ou résistance qui peut lui être opposée.

Dictionnaire des synonymes de la langue espagnole
du général de brigade D. J. G. de la Cortina,
Mexique, 1845

I

FASTER

Je ne me rappelle pas s'il pleuvait quand je suis sorti de chez moi. Je ne me rappelle pas si j'avais prévu que ce jour-là, ce jour férié, j'irais voir mon ami Fernán chez lui, dans la maison où il vivait avec sa sœur et ses parents ou si, comme il est naturel quand on a quatorze ans, je m'étais simplement levé et avais obéi à l'impulsion de lui rendre visite.

Je me souviens que j'ai pris le train et qu'au moment d'arriver chez lui, trente minutes plus tard, il était presque midi.

Fernán habitait plus proche que moi du centre-ville de Buenos Aires, dans la luxueuse avenue Libertador. Je venais de quitter l'école privée bilingue, où nous étions camarades, pour me retrouver dans une bonne école publique où je me sentais heureux parce qu'elle était mixte dans plusieurs sens (non limitée à des garçons d'un même milieu social), cependant quelques anciens copains me manquaient, Fernán en particulier.

C'était curieux : il n'avait jamais été un vrai camarade de classe. L'école privée bilingue avait une classe A et une classe B, une différence qui ne devait rien au hasard, car la classe A réunissait les descendants d'Anglais ou ceux qui parlaient un anglais d'une qualité indiscutable, tandis que la B rassemblait le « reste du monde ». Comme Fernán était

né aux États-Unis, et qu'il y avait vécu un certain temps entre Boston et New York, son anglais était très digne de la classe A, où on l'avait inscrit sitôt qu'il avait mis les pieds dans cette école. En 1976. Vers le milieu de la sixième.

Malgré le fait d'être un B, j'avais deux bons copains parmi les A, et l'un d'eux (un certain Lucas, aurait écrit Julio Cortázar) m'avait annoncé, un lundi matin, qu'un élève qui venait d'arriver lui faisait penser à moi. Un « condisciple importé d'Amérique du Nord », avait-il plaisanté. C'était Fernán, bien entendu, et je devais faire au plus vite sa connaissance, car on allait s'entendre à la perfection.

Ces mots ont tout de suite éveillé ma curiosité, mais aussi ma méfiance. Et si Lucas se trompait ? Quels traits de Fernán, l'« importé », le faisaient penser à moi ? Et si ces traits me déplaisaient ? C'est pour cette raison, je crois, que j'ai un peu évité Fernán jusqu'à ce que le hasard, si on admet que le hasard existe, nous ait obligés à nous asseoir l'un à côté de l'autre au cours d'un long trajet en bus scolaire, lors d'une de ces excursions plutôt exceptionnelles que nous, les élèves de la classe A et de la classe B, devons partager telle une sorte d'expérience sociologique.

Dans le bus, à peine assis à côté de lui, Fernán m'a posé une question sans même lever les yeux, comme si on reprenait une discussion ancienne au lieu de bavarder entre nous pour la première fois. Il m'a demandé si j'aimais les Beatles et lequel des quatre était mon favori. Oui, cette

question. Sans préambule. Je n'ai jamais été capable de répondre à ça, peut-être parce qu'on ne peut y répondre que de façon très nuancée. Mon préféré dans les studios d'enregistrement ? Plutôt Paul. Mon préféré comme personnage mordant et drôle, comme antihéros splendide ? Plutôt Ringo. Mon préféré sur scène, comme porte-parole du cri, comme gardien de l'anticonformisme ? Plutôt John. Mais mon préféré comme ex-membre des Beatles, parce que c'est lui qui a fait la meilleure carrière solo, selon moi, parce que c'est lui qui a le plus grandi après la séparation (car le groupe l'en avait justement empêché), a toujours été, sans conteste, George : mon favori comme talent discret et élégant, mon *dark horse* révééré.

C'est grâce aux Beatles que Fernán et moi sommes devenus amis.

Je me souviens parfaitement de ma réaction lorsqu'il m'a expliqué que son préféré était George. Je me souviens de l'avoir regardé comme si je le voyais pour la première fois, tout en reconnaissant quelque chose de moi dans l'étincelle de ses yeux.

Nous avons parlé pendant des heures dans le bus, ou du moins c'est ce qu'il m'a semblé, car le voyage n'a pas duré si longtemps. Nous avons parlé, je crois, de l'énormité de « Something », nous étions tous deux bouleversés par cette chanson, et nous avons alors scellé une espèce de pacte qui nous amena bientôt, trois ou quatre mois plus tard, à fonder un magazine artisanal. Un fanzine *underground*, comme on disait jadis. Un étrange magazine sportif ; étrange et inattendu car nous n'avions ni l'un ni l'autre l'âme du sportif ou plutôt si, et c'était là que se trouvait la clé : nous avions l'âme du sportif et même l'esprit du sportif, mais en aucun cas le corps. Notre rapport avec le sport était essentiellement platonique. Une simple idéalisation de tout ce que nous étions incapables de faire.

Nous avons créé notre fanzine après la Coupe du monde 1978, quand le sport occupait un espace anormalement exagéré dans la presse du pays et dans les discussions quotidiennes du pays.

C'était un magazine bricolé auquel parfois contribuait notre cher ami César. Les lecteurs se comptaient sur les doigts d'une main, pourtant nous sommes progressivement passés de trente exemplaires, qu'il fallait feuilleter avec soin sous peine de les déchirer en quatre, à une centaine d'exemplaires.

Nos parents collaboraient avec des photocopies faites en contrebande sur leur lieu de travail respectif. On pliait ces photocopies en deux, les insérant les unes dans les autres selon un ordre préétabli, bien que facilement déroutant, pour ensuite les soumettre à une reliure primitive. C'était assez drôle parce que mon père et le père de Fernán nous disaient, grosso modo, les mêmes choses : qu'avec ces photocopies, de plus en plus nombreuses au fur et à mesure que le tirage de la revue augmentait, nous les mettions en danger, à la limite de l'illégalité. Cependant, des mois plus tard, comme la revue était bimestrielle ou trimestrielle, ils faisaient à nouveau des copies et allaient même jusqu'à en vendre des exemplaires, pour notre plus grand plaisir, auprès de leurs collègues et de leurs clients.

Notre revue recherchait la diversité : du tennis au basket, du passé au présent, de l'espace local au domaine international. Or nous n'avions jusque-là jamais publié un entretien avec quelqu'un qu'on pourrait qualifier de légende sportive, ni aucun entretien tout court.

Une espèce de timidité ou d'immaturation nous avait tenus à l'écart de ce genre journalistique. Pour cela même, cet après-midi, ce jour férié de 1979, quand Fernán m'a demandé à l'improviste « Et si on allait interviewer Juan Manuel Fangio ? », je suis resté interloqué. Un entretien avec une légende sportive, avec le grand symbole de la Formule 1 ?

C'était une folie. Pourtant j'ai senti que derrière la témérité de sa proposition il y avait du bon sens. Et qu'il avait mûri son projet. Car à peine lui ai-je répondu qu'un personnage comme Fangio était sans doute inaccessible, que Fernán est parti chercher l'annuaire téléphonique et que, d'un geste triomphal, il l'a ouvert à la page précise où l'on pouvait lire « Fangio Automobiles » et, plus bas, l'adresse et le téléphone.

« Appelons », proposa Fernán, comme s'il savait bien mieux que moi ce que nous étions capables de faire.

« Appelons, oui ! »

J'ai encore du mal à m'expliquer pourquoi Fangio, le plus grand sportif du siècle (chez nous on l'appelait comme ça, sans crainte de l'hyperbole), allait du lundi au vendredi, jours fériés compris, travailler dans une concession automobile. Avait-il besoin de cela ?

J'ai encore du mal à m'expliquer pourquoi l'agence automobile de Fangio, du Chueco comme le surnommaient les détracteurs (chueco : «aux jambes tordues»), du Quintuple comme disaient les admirateurs (quintuple : «cinq fois champion du monde»), n'était pas située dans une grande avenue du centre-ville. Quoi qu'il en soit, la marque de voitures allemandes à laquelle Fangio avait fait gagner tant de courses tant de fois n'exhibait pas sa grande vedette comme s'il s'agissait d'un trophée. L'agence était au contraire assez excentrée, loin des lumières principales de la grande ville, à quelques mètres du Riachuelo : le fleuve qui marque les limites de la ville.

Bien entendu, ce ne fut pas Fangio lui-même qui répondit au téléphone, mais un homme qui prétendait être son secrétaire. Fernán lui expliqua de sa voix candide que nous avions quatorze ans, un modeste fanzine, et qu'on voulait interviewer le champion.

Un instant, demanda le secrétaire à Fernán. Un instant, ne coupez pas ! Il y eut une pause plutôt brève. Et la même voix : Monsieur Fangio vous attend aujourd'hui à cinq heures. Ça vous va ?